

bliant tant de promesses si souvent réitérées, il se décide à jeter le gant à Léon X lui-même, et le langage dont il se sert pour formuler sa déclaration de guerre n'est pas moins prodigieux que sa conduite :

« Quel que soit le polisson, dit-il, qui, sous le nom de Léon X, essaye ainsi de me faire peur, qu'il sache bien que je comprends la plaisanterie. Si la bulle émane de la chancellerie, je leur ferai savoir bientôt leurs impudentes témérités et leur impie ignorance (1). »

Aurions-nous pensé que ce pauvre petit enfant qui mendiait, à Magdebourg, le pain du bon Dieu, écrirait jamais de ce style?

(1) *Quisquis ille fuerit nebulo qui, sub nomine Leonis X, tali me terrere proposuit decreto, intelliget me posse quoque nugas intelligere; aut si verè etiam à curià emanavit, docebo eos suas impudentissimas temeritates et iniquissimam ignorantiam. — Spalatino, 31 oct. 1518. De Wette, l. c., t. I, p. 166.*

## CHAPITRE XXII.

### LA RÉFORME. 1519—1520.

Léon X charge Miltitz d'une mission auprès de Luther. — Leur entrevue à Altenbourg. — Luther promet d'écrire au pape. — Lettre qu'il adresse à Sa Sainteté. — Comment il trompe Léon X et Miltitz. — Belle conduite de la papauté envers le moine révolté. — Dispute à Leipzig de Luther et d'Eck. — Les doctrines de l'augustin sont réfutées par un grand nombre d'universités. — Emportements de Luther. — Sa lettre insolente au pape. — Il est condamné à Rome. — Bulle de Léon X. — Luther la fait brûler à Wittemberg. — La révolte est consommée.

#### § II. RUPTURE DE LUTHER AVEC ROME.

Nous l'avouons : au tribun qui remue l'Allemagne de sa parole enflammée, nous préférons le moine en robe de bure agenouillé, à la lueur des étoiles, sur la tombe des martyrs : c'est que la prière a des parfums qui du cœur remontent à Dieu, et que la révolte dessèche l'âme. Et puis ce nouvel Arminius, comme on l'appelle à Wittemberg, malgré le trouble qu'il traîne après lui, n'est qu'un fils ingrat qui fait pleurer sa vieille mère, cette sainte Église, qui fut pour lui si bonne, qui le nourrit de son lait le plus pur, qui lui apprit à parler, à lire, à penser, qui lui donna le pain des anges et l'onction divine.

Elle ne désespère pas de ramener son enfant égaré. Nous l'avons vue, dans son ingénieuse charité, épuiser pour l'attirer à elle tout ce qu'elle a de trésors maternels : les conseils, la prière, les supplications, les larmes même. La robe rouge du cardinal Cajetan a peut-être fait peur à Luther ; Rome va faire choix d'un autre négociateur. Léon X a confié une mission de réconciliation à Miltitz, justement parce que

Miltitz a toujours été ennemi des disputes théologiques, et qu'il ne s'est jamais occupé de ce qui remue le monde catholique, l'indulgence. C'est un de ces Allemands tels que les aime Luther, et dont on connaît bien le caractère à Rome; un Misnien aux gais propos, un joyeux convive, une sorte d'habitant des montagnes, vif, âpre parfois, mais d'une franchise à toute épreuve.

Miltitz et Luther se rencontrèrent plusieurs fois, d'abord à Altembourg, à la manière des vieux Germains, le verre en main. A table, on est bien plus sûr de venir à bout du moine que sur un banc d'écolier. Le vin du Rhin, qu'il aime de prédilection, ou la bière d'Eimbeck, dissipe ses humeurs noires, le met en verve et en gaieté : dans cet état il est confiant et doux; impossible à lui de voir un ennemi dans un convive qui lui rend raison, et boit à la santé de cette belle Allemagne qu'il préfère à tous les pays : or Miltitz était un patriote exalté. On s'embrassa, on se fêta, et on sortit de table bons amis : Miltitz pleurait de joie, Luther venait de lui promettre de vivre en paix, de choisir pour juge l'archevêque de Salzbourg, de ne plus prêcher désormais sur les indulgences, et d'écrire au souverain pontife une lettre de soumission (1). Luther ne demandait qu'une chose à Miltitz, c'était qu'on imposât silence à Tetzl : Miltitz le promit.

Mais la table d'Altembourg est desservie; le keller a emporté la bière mousseuse d'Eimbeck et le vin rosé du Rhin; Miltitz a pris le chemin de Coblentz, et Luther celui de Wittenberg. Quelques jours se sont à peine écoulés depuis la rencontre des deux Allemands. Voyons donc ce que le moine pense du négociateur dont il a serré la main si affectueusement et qu'il a embrassé sur les deux joues : — Miltitz, c'est un menteur, un trompeur, qui m'a dit adieu en me donnant un baiser de Judas, en versant des larmes de crocodile, que j'avais l'air de ne pas comprendre (2). Il venait, armé de

(1) An den Kurfürsten Friedrich, Jan. — De Wette, l. c., p. 209.

(2) Sic amico discessimus etiam cum osculo (Judæ scilicet); nam et

soixante-dix brefs apostoliques, pour me prendre et me conduire captif dans son homicide Jérusalem, la Babylone empoisonnée (1). » Et Miltitz, sur toute sa route, faisait l'éloge de son compagnon de table : pauvre Misnien, tu n'étais pas né diplomate!

Luther, aux yeux du monde, tenait à remplir la promesse qu'il avait faite à l'envoyé du pape : il écrivit donc à Sa Sainteté, le 3 mars (les dates sont des arrêts) :

« .... Que Votre Sainteté daigne prêter une oreille miséricordieuse à la pauvre petite brebis du troupeau du Christ, et comprendre mes bèlements.

» Charles de Miltitz, le conseiller de Votre Béatitude, cet homme de probité, m'a formellement accusé en votre nom, auprès de l'illustre prince Frédéric, d'irrévérence envers l'Église romaine.... Ah! très-saint-père, devant Dieu et devant la création, j'affirme que je n'ai jamais eu, ni autrefois ni maintenant, la pensée d'ébranler ou d'affaiblir l'autorité du saint-siège. Je confesse que la puissance de l'Église est au-dessus de tout : au ciel, sur la terre, rien n'est au-dessus de l'Église, Jésus excepté. Que Votre Sainteté n'ajoute aucune foi à ceux qui parlent autrement de Luther (2). »

On pourrait croire, en lisant notre récit, que c'est un roman contre la réforme, exhumé de la poussière de quelque couvent catholique, que nous reproduisons; il n'en est rien, notre parole est sérieuse, autant que nos textes sont vrais.

Nous venons de dire que Luther, sur la proposition de Miltitz, avait pris pour arbitre souverain l'archevêque de Salzbourg; mais il ne tarda pas à se repentir de la parole qu'il avait donnée. Voici ce qu'il pensait des évêques : « Ils m'appellent superbe, audacieux, ces évêques; mais que

inter exhortandum lacrymabatur. Ego rursus dissimulabam has crocodili lacrymas à me intelligi. 2 febr. 1519.—Sylvio Egrano. De Wette, l. c., t. I, p. 216.

(1) Staupitzio, 20 febr. — De Wette, p. 231.

(2) Beatissimo Patri Leoni X... 3 mart. 1519. — De Wette, l. c., t. I, p. 233-235.

sont-ils donc, ces hommes-là, pour savoir ce qu'est Dieu, ou ce que nous sommes (1)? »

Prosterné jusqu'à terre, il a déclaré qu'il n'avait pas même voulu toucher du doigt à l'autorité du souverain pontife, et dix jours après, le soir, car la nuit lui porte malheur, il écrit à son confident habituel dont il a desséché le cœur : « Faut-il que je vous le dise à l'oreille? En vérité, je ne sais si le pape est l'Antechrist en personne ou son apôtre, tant le Christ, c'est-à-dire la vérité, est corrompu et crucifié dans les bulles papales (2)! »

Mais contemplons un moment cette grande image de la papauté, objet des sacrilèges insultes de Luther.

Il y a près de trois ans qu'un moine jette le désordre dans la société, trouble le sanctuaire, agite les consciences, désole les couvents, bouleverse l'Allemagne, arrête la marche de l'esprit humain. Et pourquoi? A-t-il découvert une seule vérité? Toutes les erreurs qu'il remue en chaire et dans ses livres sont vieilles de plusieurs siècles; Érasme le lui dira bientôt, en prenant la défense de la liberté humaine, et plus tard Henri VIII, en vengeant nos sacrements : seulement il a su parer l'erreur et lui donner un splendide vêtement. Averti à diverses reprises par l'épiscopat, le clergé, les ordres monastiques de l'Allemagne, il a feint de ne pas comprendre ce concert de murmures et de plaintes, et il a continué de marcher dans la révolte. Rome est alors intervenue, et nous sommes témoins de tout ce qu'elle a fait pour ramener Luther. Elle a réclamé l'intervention de l'archevêque de Mayence : Albert a parlé et n'a point été écouté; elle a prié l'évêque de Brandebourg d'intercéder en faveur de la vérité outragée : Scultet a fait partir pour Wittemberg l'abbé de Lehnin, mais Luther s'est moqué de l'envoyé; elle

(1) Geor. Spalatino, 12 Febr. 1519. De Wette, l. c., t. I, p. 224.

(2) In aurem tibi loquor; nescio an papa sit antichristus ipse vel apostolus ejus; adeò miserè corrumpitur et crucifigitur Christus (id est veritas) ab eo in decretis. — Spalatino 13 mart. 1519. De Wette, l. c., t. I, p. 239.

a donné à Cajetan pleins pouvoirs pour terminer la querelle, mais Luther a jeté de la boue sur la robe rouge du cardinal; elle vient de faire partir pour l'Allemagne Miltitz, qui croit avoir triomphé du moine, mais Luther a livré à de poignants brocards le messenger du pape; elle est allée chercher, jusque dans le fond de leur cellule, des robes de la même couleur que celle que porte le grand agitateur, mais Staupitz et Spalatin ont échoué complètement : tiare, diadème, hermine ducale, soutane blanche et noire, il a tout souillé de son encre corrosive. Que restait-il à faire à la papauté? Au couvent de Jutterbock vivaient, dans la pratique de toutes les vertus, des moines franciscains qui, troublés dans leurs prières, et craignant pour le salut de l'âme de ce frère qui cherche le Seigneur dans le bruit, se rassemblent et, après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit, extraient des écrits du Saxon quatorze propositions qu'ils défèrent, comme hétérodoxes, à l'évêque de Brandebourg. Rome espère que la voix de ces hommes simples touchera le cœur de Luther : elle se trompait encore. Parmi les propositions qui avaient scandalisé ces candides intelligences, étaient celle-ci : Que l'autorité du laïque, se fondant sur l'Écriture, est supérieure à celle du pape, du concile et de l'Église elle-même. Citons le passage tout entier de la lettre de Luther aux franciscains; on ne nous croirait pas sur parole, et on aurait raison : « Oui, je le dis, au laïque armé de l'autorité il faut croire plus qu'au pape, plus qu'au concile, plus qu'à l'Église elle-même. C'est la doctrine des juristes, et de Panormita c. Significasti; c'est la doctrine catholique défendue par Augustin; et jamais personne au monde n'a dit le contraire, à l'exception de ces téméraires hérétiques du couvent de Jutterbock, qui avec un front de prostituée, déclarent coupables, absurdes, hétérodoxes, les sacrés enseignements des Pères qu'ils n'ont jamais lus. N'est-ce pas là blasphémer contre l'Esprit Saint (1)? »

(1) Quòd laico habenti auctoritatem, plus sit credendum quàm papæ,

En proclamant la souveraineté du moi ou du sentiment intime, Luther a fait toute une révolution. La raison l'a pris au mot, et l'anarchie est entrée dans l'Église d'Allemagne. Carlstadt n'écoute déjà plus la voix de son disciple, il marche quand Luther lui dit de s'arrêter; Mélanchthon hésite, a peur de l'avenir et se couvre les yeux pour ne pas voir l'abîme que creuse son maître. Sur la montagne de l'Albis, un curé a répondu à l'appel de la révolte; mais, pour renverser l'édifice catholique, Zwingli s'y prend d'une tout autre manière que le Saxon. Luther dit : Cette pierre doit être conservée, c'est le Seigneur qui l'a posée de ses mains; Zwingli dit : Brisons-la, car elle a été apportée par Satan. La réforme n'a que trois ans de vie, et elle est déjà décrépète. N'est-ce pas un véritable esclavage que Luther a fondé sous le nom de cette raison individuelle, rayon de lumière qui prend sa source dans un misérable cerveau d'homme ! Voyez de quel poids il pèse sur la pensée ! A ces moines de Jutterbock dont il n'a pu mesurer l'intelligence, et qui veulent interpréter, autrement qu'il ne l'a fait, un verset des Écritures, il dit : Vous êtes des hérétiques, des blasphémateurs, des fils de perdition. Et comment donc ! s'ils procèdent dans leur interprétation en vertu du même principe, et surtout si ce qu'il vient de trouver dans le livre saint est vrai : que nous appartenons tous également au sacerdoce, et que l'Écriture ne fait aucune différence entre le laïque et le prêtre, que le prêtre s'appelle évêque ou pape (1) ? Les princes se laisseront

quàm concilio, imò quàm Ecclesiæ, hoc etiam juristæ docent ut Panormitanus c. Significasti : et adeò est catholicum ut Augustinus in multis locis hoc pro regulâ habeat legendi autores. Nec fuit aliàs tam fœdus hæreticus qui hoc negaret, nisi novi isti hæretici omnium temerariissimi Jutterbocenses Observantini, qui fronte suâ meretriciâ sacratissimas Patrum doctrinas, quas nunquam legerunt, pronuntiant pestiferas, absurdas, alienas à catholicâ doctrinâ. Nonne hoc est in Spiritum sanctum blasphemia ? — Venerabilibus patribus conventus Jutterbocensis, ordinis Minorum, 15 maii 1519. De Wette, l. c., t. I, p. 268.

(1) Scriptura sancta nihil discernit inter eos, nisi quòd ministros, servos, œconomos appellat, qui nunc papæ episcopi dominique jac-

prendre les premiers à ces nouveautés, non pas qu'ils croient le moins du monde que le pape soit l'Antechrist, mais parce qu'ils sont las de payer à la chancellerie romaine des redevances annuelles; non pas qu'ils regardent les moines rebelles à Luther comme des blasphémateurs du Christ, mais parce qu'ils savent bien que la première conséquence du libre examen sera la sécularisation des couvents, qu'ils dépouilleront de leurs richesses. Érasme a trouvé l'une des causes des progrès de la réforme : « C'est que le peuple, dit-il, aime à prêter l'oreille à des prédicateurs qui lui enseignent que la confession est chose inutile (1). » Calcagnini en indique une seconde : « Soyez tranquille, le sang du Christ suffit pour obtenir le salut éternel (2). » Mélanchthon signale la troisième : « On ne s'est attaché à Luther que parce qu'il nous a délivrés des évêques (3). » Et Luther, en riant, a trouvé la meilleure de toutes : « C'est l'ostensoir qui a fait le plus de conversions parmi les grands. » L'ostensoir, avec ses beaux rayons d'or, était la prime offerte à l'apostasie. Il est malheureux que le sanctuaire, en Allemagne, eût à cette époque autant de diamants; car chaque pierre précieuse causait la perte d'une âme.

Quand on contemple les portraits nombreux du docteur peints par Lucas Cranach, et répandus dans tous les musées protestants de l'Allemagne, il est aisé de deviner les penchans de Luther. Cette figure empourprée, sur le front de laquelle se croisent deux ou trois veines toujours gonflées, dénote un caractère enclin à la colère. Luther aimait avec passion la dispute, parce qu'il trouvait moyen d'y briller par des audaces heureuses d'expression : de la langue il se moquait comme de son adversaire; et, quand pour faire rire un

tantur; nam verum est hos æqualiter sacerdotes esse. — De Libertate Christianâ, t. I. Op. Lutheri, p. 390.

(1) Epist. Erasmi, lib. xxvi, ep. 28.

(2) Epist. Erasmi, lib. xxi, ep. 54.

(3) Quem nullâ de causâ amant, nisi quia beneficio ejus sentiant se episcopos excussisse. — Melanth. Epist., episc. Camerario, lib. iv, ep. 106.

auditoire, l'idiome populaire lui faisait défaut, il forgeait un barbarisme. A la vue des pleurs que répandait l'Église d'Allemagne, un docteur d'Ingolstadt, Eck se sentit ému jusqu'aux entrailles et résolut, après avoir consulté ses supérieurs, et Rome d'abord, d'entrer en lice avec le Saxon. Ce mouvement de compassion est d'un bon cœur et fait honneur à Eck. Le congrès théologique eut lieu à Leipzig : il dura plusieurs semaines. Mélanchthon lui-même a confessé que le moine catholique s'y montra splendide dans ses argumentations (1). La dispute finie, il avoue qu'il ne savait à qui donner la victoire (2). Eck eut donc raison de se vanter de son triomphe; car aujourd'hui le protestantisme est d'accord avec le docteur sur la plupart des points contestés par Luther. Dans quelle bourgade réformée trouverait-on, à cette heure, une âme assez malheureuse pour nier la liberté de l'homme? Nous ne cachons pas notre bonheur : nous sommes heureux d'avoir exhumé de la poussière, où le protestantisme avait intérêt à les tenir ensevelis, les titres d'Eck à l'admiration du monde catholique (3).

Les thèses déferées, comme il avait été convenu, aux quatre grandes universités européennes, furent solennellement condamnées. Luther avait déclaré qu'il s'en rapporterait au jugement des maîtres en théologie; mais, l'arrêt prononcé, revinrent les colères du moine. Pendant plusieurs

(1) *Cæterum apud nos magnæ admirationi plerisque fuit Eccius ob varias ingenii dotes.* — Opera Luth., t. I, p. 303. Epist. Ph. Melanthonis de Lipsicâ disputatione.

(2) *Quorsum inclinârint res mihi sanè non est in proclivi judicare... non pronuntio uter vicerit.* — Defensio Melanthonis contra Eccium.

L'éloge que A. Menzel, historien protestant, fait d'Eck, mérite d'être cité :

*Zu Ende des Jahres 1518 hatte Johann Eck, als mehrfacher Sieger in Disputationen berühmte, mit nicht gemeiner Belesenheit in Kirchenvätern und Kanonisten, Fertigkeit im lateinischen Ausdruck und Gewandtheit in den Künsten der Redekunst begabt, zu Wittenberg eine Disputation mit And. Carlstadt verabredet.* — Neuere Geschichte der Deutschen t. I, p. 43-51.

(3) Voir le t. I de notre Histoire de Luther.

semaines, il n'est pas une de ces épîtres où l'on ne voie un de ces pauvres docteurs apparaître, tantôt affublé du bonnet de théologastre, tantôt de la peau d'un âne, tantôt des deux ailes velues de la chauve-souris, tantôt des défenses du porc-épic ou des attributs d'un animal qu'on ne trouve pas même dans la fable, et dont il s'est fait le créateur (1).

Mais il a bien d'autres images à son service que ces mauvaises figures de rhéteur ivre : écoutons-le, c'est le rôle de prophète qu'il joue : « Je ne veux pas que d'un glaive on fasse une plume : la parole de Dieu, c'est la tempête... Le pape, c'est l'Antechrist, le fils de perdition qu'attend le monde : tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il prescrit sent l'Antechrist.... L'Esprit Saint me pousse.... je ressemble au Christ, qu'on pendit sur un gibet parce qu'il avait dit : Je suis le roi des Juifs.... Il faut ou renoncer à la paix, ou renier la parole divine : le Seigneur est venu apporter la guerre et non la paix. Malheur à la terre (2)! »

Eck était parti pour Rome, après le duel de Leipzig. Miltitz l'y avait précédé, apportant aux pieds du trône pontifical les paroles de paix prononcées à Altenbourg et à Liebenwerda par Luther. Mais le pape avait appris de tous les points de l'Allemagne combien Miltitz avait été cruellement joué, et les fureurs de Luther contre l'autorité.

Et, quelques jours après, arrivait à Rome une lettre adressée par Luther au pape, et que ni Wiclef, ni Jean Huss, ni Jérôme de Prague, n'auraient osé tracer; que deux hommes seuls alors pouvaient signer : Luther et Hutten. Citons-en quelques fragments. En les lisant, n'oublions pas que la main qui formait ces caractères, hier encore touchait celle de Miltitz en signe de bonne amitié, la pressait sur son cœur, et que les lèvres d'où va tomber tant de fiel prononçaient

(1) Voir, pour les injures prodiguées par Luther aux Universités : Lettres à J. Lang, 16 oct., à Spalatin, 20 nov., à Eck., 1<sup>er</sup> nov., à Spalatin, 18 déc. 1520.

(2) Voyez tous ces textes rapportés dans notre Hist. de Luther, t. II.